

**Université européenne d'été 2022
Réseau OFFRES**

Université de Lille

Lille (France), du 4 au 12 juillet 2022

Nous avons le plaisir d'annoncer la 21^{ème} édition de l'université européenne d'été du réseau OFFRES (Organisation Francophone pour la Formation et la Recherche Européenne en Sciences humaines : <https://offres.hypotheses.org/>) qui se tiendra du 4 au 12 juillet à Lille, en France, et qui portera sur le thème de la « mécompréhension productive ».

Cette 21^e édition est organisée par l'Université de Lille en partenariat avec Sorbonne Université. Elle est le fruit d'une coopération entre l'Institut Éric Weil, l'UMR 8163 « Savoirs, Textes, Langage », l'INSPE de Paris, l'UMR 8011 « Science, Normes, Démocratie », l'École Supérieure de Journalisme et l'Institut d'Études Politiques de Lille.

Comme chaque année, elle prévoit des conférences plénières le matin et des ateliers thématiques l'après-midi, destinés à la formation méthodologique à la recherche.

Informations pratiques

L'appel à candidatures de l'Université européenne d'été 2022 s'adresse aux étudiant.e.s de niveau master et aux jeunes chercheurs francophones doctorant.e.s ou post-doc.

Date d'arrivée : le lundi 4 juillet

Date de départ : le mardi 12 juillet

L'hébergement et les repas du midi sont pris en charge.

Les étudiant.e.s qui auraient des difficultés pour financer leur transport peuvent prendre contact avec le comité d'organisation.

Adresse de contact : offres.lille.2022@univ-lille.fr

Comité d'organisation : Patrice Canivez, Ophélie Desmons, Fatiha Iznasni, Clémence Sadaillan, Sequoya Yiaueki.

LA MECOMPREHENSION PRODUCTIVE

PRESENTATION

La mécompréhension ne se réduit pas à l'incompréhension. Elle ne tient pas seulement à l'absence de sens : lorsqu'on comprend mal, on comprend quand même quelque chose. Pour cette raison, ce qu'on comprend quand on comprend mal ne peut être saisi sous le même

régime que la compréhension « simple » du sens visé. En outre, l'expérience nous montre que, même dans ces cas « simples », notre saisie s'avère souvent partielle. La mécompréhension semble dès lors jouer un rôle constitutif de tout sens. Ne faudrait-il pas, par conséquent, dépasser le caractère négatif de la mécompréhension, comprise comme un défaut de compréhension, et la regarder autrement, c'est-à-dire comme une étape essentielle à toute saisie d'un sens ? Dans cette perspective, la 21^e Université européenne d'été du réseau OFFRES propose de s'intéresser à la manière dont la mécompréhension produit du sens, en adoptant des approches disciplinaires variées : herméneutique, logique, sciences politiques, littérature, science du langage, psychologie sociale, anthropologie, etc.

ARGUMENTAIRE SCIENTIFIQUE

Qu'est-ce que le sens ? Comment l'être humain saisit-il le sens ? Comment ce sens, est-il déployé et articulé dans la vie de l'individu ? Ces questions relèvent de la philosophie certes, mais aussi de la sociologie, de l'anthropologie, de la littérature, et de bien d'autres domaines. Bien entendu, la question du sens implique une dimension herméneutique forte — comment devrait-on comprendre ? — mais elle ne s'arrête pas à ce qu'on peut appeler le caractère herméneutique positif. La question du sens recouvre un caractère plus équivoque. Quand nous parlons, nous disons quelque chose et nous ne sommes jamais sûrs que nos interlocuteurs nous comprennent. Le sens semble donc comprendre (dans les deux sens du terme) la mécompréhension, les malentendus, les dénaturations, et pas uniquement au niveau propositionnel. Dans nos vies affectives, sociales, morales et politiques nous comprenons toujours quelque chose, mais ce que nous comprenons a tendance à déborder le sens voulu et le sens visé. En fait, une caractéristique centrale de la mécompréhension se trouve dans l'inadéquation entre le sens voulu et le sens saisi. Quel est ce reste ? Il ne suffit pas de remarquer ces failles et interstices, il faut les formuler. Le problème néanmoins, c'est que l'explicitation du sens met aussi en exergue des différences, des désaccords et des oppositions. Ceci implique que nous pouvons très bien comprendre quelqu'un et rester en désaccord avec lui. Comprendre quelque chose ne suffit pour l'approuver et en fait, il faut comprendre pour être vraiment en désaccord. Le rapport entre désaccord et compréhension contient lui aussi un caractère équivoque. Comme le note le critique littéraire Harold Bloom, ne pas être d'accord, s'opposer au sens par un acte volontaire de mécompréhension peut être un geste constitutif de l'individu¹. La compréhension semble alors contenir un paradoxe : nous cherchons à comprendre pour être d'accord, mais c'est le fait de comprendre qui nous permet de ne pas être d'accord. Ce paradoxe recèle le problème de la pluralité des discours, des cultures, des manières d'organiser la vie. En d'autres termes, s'il y avait une unicité dans notre manière de comprendre, de saisir le réel, de parler, aurions-nous besoin d'autant d'effort pour comprendre ? Et pourrions-nous comprendre s'il n'y avait pas une pluralité de positions possibles et de possibilités réelles qui se prêtent à la mécompréhension ?

Le philosophe Paul Grice propose plusieurs « maximes conversationnelles », dont le *principe de coopération*. Selon celui-ci, toute discussion repose sur la coopération entre ses participants : il s'agit pour eux de tâcher de se comprendre mutuellement². Le but de la discussion, c'est alors de trouver un accord entre les interlocuteurs, de se mettre d'accord sur ce qui est dit. Ceci implique plusieurs critères : un contexte connu, des références et des

¹ Harold Bloom, "The Necessity of Misreading," *The Georgia Review* 55, no. 4 (Winter 2001) : 69–87.

² Paul Grice, "Logique et Conversation," *Communications La conversation*, no. 30 (1979) : 57–72.

connaissances partagées, une certaine égalité entre les interlocuteurs, etc. Néanmoins, en dépit de ce principe, les linguistes Shoshana Blum-Kulka et Elda Weizman affirment que même quand ces conditions sont réunies, même entre des partenaires égales, la discussion, y compris la plus banale, semble contenir un caractère inévitable de mécompréhension, et cela à cause de ce qu'elles appellent les « ambiguïtés du discours ». Toute discussion est sujette à la *possibilité* d'un échec lorsque certaines conditions ne sont pas réunies³. Un tel échec peut être expliqué par des mécompréhensions. Pour ne donner que quelques exemples, le ton de la discussion peut être mal saisi, comme dans le cas où un interlocuteur prend une discussion sérieuse pour une discussion détendue, ou le contenu peut être mal interprété et ce contresens peut rester à jamais non rectifié. En d'autres termes, il existe des raisons, à la fois sémantiques et pragmatiques qui mènent à la mécompréhension. Mais ce caractère inévitable de la mécompréhension provoque un effort pour redéfinir et pour reformuler nos propos. Selon Carla Bazzanella et Rossana Damiano, la mécompréhension et la mésentente peuvent déboucher sur un « nouveau départ » qui pousse les interlocuteurs à négocier la mécompréhension et le sens⁴. Dans le cas des nouveaux départs, la mécompréhension devient un moment de la compréhension et un moment nécessaire, parce que sans ce moment, ce qui est compris reste implicite et reste potentiellement mal compris. La compréhension ouverte par la mécompréhension semble donc contenir une part de productivité au moins au niveau de la discussion entre paires.

Force est de constater néanmoins qu'il existe de multiples situations communicationnelles qui n'ont pas une symétrie évidente entre les participants et où la mécompréhension peut avoir un caractère néfaste. En effet, il existe plusieurs situations où les participants ne cherchent pas à reconnaître autrui comme un égal ni à le comprendre. Nous n'avons pas besoin d'aller plus loin que l'expérience coloniale pour montrer l'étendue de ce problème. Frantz Fanon, dans son chef-d'œuvre *Les damnés de la terre*⁵, détaille les effets néfastes découlant du refus de compréhension de la part du pouvoir colonial et la manière dont ce refus se transforme en une mécompréhension complaisante et sinistre. De même, W.E.B. Du Bois montre la manière dont la mécompréhension volontaire transforme la conscience d'une personne marginalisée (dans ce cas le Noir américain) jusqu'à l'enfermer dans « un monde qui ne lui concède aucune vraie conscience de soi, mais qui, au contraire ne [la] laisse s'appréhender qu'à travers la révélation de l'autre monde »⁶. Mais Du Bois lui-même souligne aussi rapidement l'équivocité de cette expérience. Selon lui, la mécompréhension et le refus de reconnaissance (et on en trouve des échos chez Fanon) par la société dominante enferment le Noir derrière une sorte de voile où il voit un monde auquel il n'a pas accès. Mais ce même voile donne au Noir une « double vue » qui *dévoile* les réalités américaines de son époque, le racisme, la violence, la cruauté, l'indifférence. Dans cette optique, le colonialisme et le racisme, aussi bien que le nationalisme ou le sexisme semblent tous partager une volonté de ne pas comprendre. En d'autres termes, la mécompréhension peut être un projet politique spécifique, comme le montre le réalisateur Jean-Marie Teno dans *Le malentendu colonial*, un documentaire sur le sujet⁷. Teno y met en lumière la relation complexe entre la mission « civilisatrice » du

³ Shoshana Blum-Kulka and Elda Weizman, "The Inevitability of Misunderstandings: Discourse Ambiguities," *Text* 8, no. 3 (1988): 219–42.

⁴ Carla Bazzanella and Rossana Damiano, "The Interactional Handling of Misunderstanding in Everyday Conversation," *Journal of Pragmatics* 31 (1999) : 817–36.

⁵ Frantz Fanon, *Les Damnés de la terre* (Paris: Éditions Gallimard, 1991).

⁶ W.E.B. Du Bois, *Les Âmes du peuple noir*, trad. Magali Bessone (Paris: La Découverte, 2004), 11.

⁷ Jean-Marie Teno, *Le Malentendu colonial*, 2005.

prosélytisme chrétien en Afrique pendant la période coloniale et la politique occidentale moderne de développement. Ces cas présentent non seulement une indifférence envers la compréhension, mais pire, un refus de compréhension qui s'enracine dans une mécompréhension volontaire. Donc, dans le domaine politique, la compréhension aussi bien que la mécompréhension peuvent être transformées en projets positifs, c'est-à-dire, en projets fondés sur des programmes spécifiques de domination ou de libération. Et en fait, le projet de mécompréhension et d'oppression volontaires fait éclater au grand jour des inégalités et des structures insatisfaisantes qui donnent naissance à la recherche d'une nouvelle compréhension.

Dans cette perspective, l'une des questions qui se pose est celle de savoir quel degré de compréhension mutuelle, et finalement d'accord, les membres d'une société démocratique libérale peuvent et doivent atteindre. John Rawls a imposé l'idée que notre contexte se caractérise par le fait du pluralisme raisonnable, c'est-à-dire par le fait que dans les membres des sociétés démocratiques libérales sont irrémédiablement en désaccord sur ce qui est bien⁸. Rawls juge néanmoins que pour que ces démocraties soient stables, leurs membres doivent parvenir à un accord suffisamment profond sur ce qui est juste. La stabilité démocratique tient, selon lui, à l'avènement d'un consensus par recoupement : chaque citoyen doit pouvoir, en partant de son éthique personnelle, adhérer de manière sincère aux principes politiques publics.

Ce modèle du consensus par recoupement fait néanmoins l'objet de nombreuses critiques, qui lui reprochent de n'être ni réaliste ni désirable. Certains estiment insuffisants le type de compréhension mutuelle envisagée par Rawls⁹. Les libéraux, soulignent les partisans de cette critique, croient que l'État doit être neutre et le condamnent ce faisant à ne pouvoir ni affirmer ni promouvoir ses valeurs. Incapable de se défendre contre des groupes illibéraux hostiles à ses principes fondamentaux, l'État libéral est condamné à la faiblesse et finalement à l'instabilité. D'autres jugent au contraire le consensus par recoupement trop exigeant¹⁰. Ils soulignent que les valeurs constitutionnelles sont si générales et floues qu'elles feront nécessairement l'objet d'interprétations divergentes. Ne faut-il dès lors pas admettre que les membres des démocraties libérales sont non seulement divisés sur ce qui est bien, mais également sur ce qui est juste ? Plutôt que d'exiger un large accord autour d'un noyau commun de valeurs substantielles et d'en faire dépendre la stabilité de la démocratie, ne faut-il pas reconnaître que la compréhension mutuelle à laquelle les membres d'une démocratie libérale peuvent parvenir est limitée et que la conflictualité est inhérente à la démocratie ? Ne faut-il pas préférer différentes formes de compromis et de *modus vivendi* au consensus ? Ne peut-on en outre espérer que loin d'avantager ceux qui sont déjà en position de force, la mécompréhension et le désaccord puissent être productifs et donner naissance à des configurations inédites, susceptibles de permettre à chacun de faire entendre sa voix ?

Ce débat possède des résonances concrètes lorsqu'il faut choisir le type de politique qu'il est souhaitable d'instaurer pour assurer la stabilité de la démocratie. Quelle éducation morale et civique est-elle la plus adaptée ? Faut-il privilégier un modèle qui met l'accent sur la transmission de valeurs commune et qui vise la compréhension mutuelle et l'adhésion unanime

⁸ John Rawls, *Libéralisme politique*, trad. Catherine Audard (Paris : PUF, 1995).

⁹ On trouve déjà une formulation de cette critique, ensuite déclinée dans de multiples directions, chez Charles Taylor, « Quiproquo et malentendus : le débat communautariens-libéraux », in Bertin, Da Silveira & Pourtois (dir.), *Libéraux et communautariens*, (Paris, PUF, 1997).

¹⁰ Richard Bellamy, *Liberalism and Pluralism, Towards a Politics of Compromise*, (Londres et New York: Routledge, 1999); Emmanuel Picavet, « La doctrine de Rawls et le pluralisme comme *modus vivendi* », *Revue internationale de philosophie*, 237 (2006) : 369-386.

ces valeurs ? ou faut-il lui préférer un modèle qui admet la permanence du désaccord et de la mécompréhension et privilégie la formation de l'esprit critique ?

Pour nous aider à saisir le caractère équivoque de la mécompréhension nous pouvons nous appuyer sur la distinction faite par l'anthropologue Guido Sprenger entre les mécompréhensions « structurées » et « non structurées »¹¹. Sprenger part de la théorie auto-poïétique des systèmes sociaux proposée par Niklas Luhmann¹², selon laquelle les systèmes sociaux sont auto-constituants et se reproduisent spontanément. Ce qui intéresse Sprenger dans le modèle proposé par Luhmann, c'est la primauté de la communication sur les individus. Sprenger s'approprie cet élément de la théorie luhmannienne afin de montrer que la mécompréhension est une caractéristique endémique de toute communication entre des systèmes sociaux et culturels différents. Quand deux systèmes sociaux entrent en contact, l'un d'eux cherche à imposer au détriment de l'autre ses propres concepts, symboles et significations : il s'agit alors d'une mécompréhension non structurée. Dans le cas des mécompréhensions structurées, la communication entre des systèmes différents est reliée par des « points » ou des « pivots » stables de transmission qui permettent l'identification des problèmes et des différences communicationnelles. En utilisant ce modèle nous pouvons donc caractériser l'expérience coloniale comme un exemple radical de la mécompréhension non structurée. Dans la même optique, nous pouvons regarder la « communication interculturelle » comme un paradigme de compréhension qui établit des étapes progressives au moyen des mécompréhensions structurées.

La mécompréhension structurée nous ouvre donc une voie pour surmonter les dérives de la mécompréhension non structurée. Parmi celles-ci, il y a les stéréotypes, les clichés, les représentations déformées, qui cherchent tous à déshumaniser une communauté ou à faire peur afin d'empêcher toute compréhension. Ces dérives renforcent la mécompréhension, mais les conflits engendrés peuvent aussi renforcer notre volonté de se comprendre. Si nous croyons, comme l'affirme Tzvetan Todorov, que la valeur au sein de la communication interculturelle et au sein du « croisement des cultures » reste l'universalité, comprise comme la possibilité de se comprendre et de se mettre d'accord¹³, il faut par conséquent aborder de front la mécompréhension comme un moment nécessaire de la compréhension, un moment certes plein d'écueils, mais aussi porteur de promesses.

Nous pourrions penser à première vue que l'effort pour parvenir à des connaissances fiables et à des consensus est facilité par les outils technologiques et par le processus de mondialisation. En effet, ces deux facteurs accroissent notre dépendance vis-à-vis d'autres personnes, d'institutions et de médias, et donnent à croire qu'il est plus simple de s'informer, de comprendre et de juger que par le passé. Si cela est en partie vrai, cette même dépendance renforce et fait naître de nouvelles « rumeurs d'Orléans », des *Fake News*, qui parasitent l'élan vers l'universalité telle que la définit Tzvetan Todorov. Si le philosophe Quassim Cassam met en valeur l'existence de « vertus intellectuelles » qui encouragent la connaissance et le partage

¹¹ Guido Sprenger, "Structured and Unstructured Misunderstandings," *Civilisations* 65, no. 1 (2016) : 21–38.

¹² Niklas Luhmann, *Systèmes sociaux : esquisse d'une théorie générale*, trad. Lukas Sosoe (Québec : Presses de l'Université Laval, 2010).

¹³ Tzvetan Todorov, "Le Croisement des cultures," *Communications Le croisement des cultures*, no. 43 (1986) : 5–26.

d'idées, il défend aussi l'idée selon laquelle il existe des « vices intellectuels »¹⁴. Ceux-là, au rang desquels on trouve la paresse, la crédulité, le cynisme, les préjugés, l'étroitesse d'esprit et le dogmatisme, constituent un terrain fertile pour les *Fake News*. Certes, les canaux d'information traditionnels et honnêtes cherchent à conserver leur intégrité et à diffuser des informations fiables, mais dans le même temps, des médias moins scrupuleux propagent des contenus aux sources incertaines, tronquées, voire erronées. En outre, des personnalités publiques, telles que Donald Trump, cherchent à décrédibiliser certains discours en les accusant de colporter eux-mêmes de fausses informations. Par conséquent et tout d'abord, cette situation augmente la difficulté à trier entre les informations reçues et à sélectionner celles qui sont sensées, sourcées et précises. De plus, elle complexifie les relations entre le public et la presse, entre les citoyens et les Etats et entre les membres d'une même population en les rendant plus conflictuelles, en encourageant au doute de tous contre tous, à l'entre-soi et au refus de penser *avec* les autres.

Dans l'esprit des origines du projet OFFRES, qui cherche une manière de surmonter des divisions culturelles et politiques, l'université d'été de 2022 *Mécompréhension productive* propose une série de conférences et d'ateliers qui traitent des aspects divers de la productivité de la mécompréhension à travers la philosophie, la littérature, la linguistique, les sciences politiques, le journalisme, l'anthropologie, la sociologie et l'histoire.

LES ATELIERS

Atelier 1 : « *Insinuations* – lieux et stratégies de la parole dominée. Autour de la controverse Foucault/Derrida sur *Cogito* et folie et de ses reprises »

Atelier 2 : « Diversité, désaccord et démocratie »

Atelier 3 : « Détournements sémantiques. Démocratie et droits de l'homme en pandémie »

Atelier 4 : « La philosophie, surabondance ou absence de sens »

Atelier 5 : « Se méprendre sur les actes d'autrui : mensonge, mécompréhension, moralisme »

Atelier 6 : « De la critique du productivisme jusqu'en littérature : sens de la production et production de sens. Lecture de *La catacombe de Molussie* de Günther Anders »

Vous trouverez ci-après leurs argumentaires respectifs. Pour vous inscrire à l'un de ces ateliers, merci de renseigner la **fiche de candidature** à l'adresse suivante : offres.lille.2022@univ-lille.fr

Avant le 30 avril.

¹⁴ Quassim Cassam, "Vice Empistemology," *The Monist* 99, no. 2, Virtues (April 2016) : 159–80.

ATELIER 1

« *Insinuations* – lieux et stratégies de la parole dominée
Autour de la controverse Foucault/Derrida sur *Cogito* et folie et de ses reprises »

Responsables de l'atelier :

Momchil HRISTOV, MCF Université de Sofia, Bulgarie,
Orgest AZIZAJ, traducteur et chargé d'enseignement, Académie du Film et du Multimédia
Marubi (AFMM), Tirana, Albanie

Descriptif :

Dans une brillante conférence autour du concept *d'orientalisme* (E. Said) et de son importance pour l'histoire de la philosophie, tenue très récemment à l'Institut du Monde Arabe de Paris (en janvier 2022, l'année même du 60^{ème} anniversaire de l'indépendance algérienne), Marwan Rashed, en reprenant l'exposé des enjeux de la controverse entre Foucault et Derrida à propos de l'interprétation d'un passage des *Méditations* de Descartes dans *l'Histoire de la folie*, a montré encore une fois l'extrême actualité de cette scène agonistique vieille de soixante ans, justement.

Inaugurée en 1963 par une conférence de Jacques Derrida, dans laquelle, tout en disant son admiration pour l'entreprise foucauldienne, dont *il a saisi le sens* mieux que quiconque, il en décortique (en présence de l'intéressé) les impasses et les erreurs d'interprétation, relancée et radicalisée par une « réponse » violente de Michel Foucault en 1972, et poursuivie depuis par nombre de commentateurs qui se sont invités au débat (Beyssade, Alquié, Ginzburg, Macherey...), la « controverse » en question est un peu la scène inaugurale de ce qui deviendra bientôt la « French theory ». Elle parcourt en souterrain non seulement l'œuvre entière des deux auteurs, mais sert de réserve herméneutique à une multiplicité de démarches théoriques et pratiques (écriture et épistémologie de l'histoire, histoire et critique littéraire, analyse institutionnelle, études post-coloniales...).

Nous nous proposons dans le cours de cet atelier de parcourir quelques-uns des points forts de l'articulation de ce mille-feuille théorique, ou l'esprit d'analyse et la finesse intuitive le disputent à la sagacité théorique, et de dégager les enjeux essentiels de ses reprises et prolongations.

Bibliographie indicative :

Michel Foucault, « Préface à *l'Histoire de la folie* » (1961), repris in *Dits et Ecrits I*, Gallimard 1994.
Michel Foucault, « La folie, absence d'œuvre » (1964), *ibid.*
Michel Foucault (dir), « *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère...* », Gallimard, 1972
Michel Foucault, « Mon corps, ce papier, ce feu... » (1972), repris in *Dits et Ecrits I*.
J. Derrida, « Cogito et Histoire de la folie » (1963), repris in *L'Écriture et la différence*, Seuil, 1969.

J-M Beyssade, « Mais quoi ce sont des fous », publié en 1973 dans la *Revue de métaphysique et de morale*, repris dans *Descartes au fil de l'ordre*, Paris, PUF, 2001, p. 13-38.
F. Alquié, « Le philosophe et le fou », in Jean-Robert Armogathe et Giulia Belgioso (éd.), *Descartes metaphysico*, Florence, Instituto della Enciclopedia italiana, 1993, p. 107 – 116
P. Macherey, « Querelles cartésiennes (2) : le débat Foucault-Derrida autour de l'argument de la folie et du rêve », texte en ligne : <https://philolarge.hypotheses.org/files/2017/09/13-11-2002.pdf>
Sebastien Buckinx, *Descartes entre Foucault et Derrida. La folie dans la première méditation*, l'Harmattan, 2008
G. Ch. Spivak, *Les subalternes peuvent-elles parler ?*, éd. Amsterdam, 2022

La conférence de Marwan Rashed, « Le problème de l'Orientalisme », peut être regardée sur le lien suivant :
<https://www.facebook.com/events/581318696269898>

ATELIER 2

« Diversité, désaccord et démocratie »

Responsables de l'atelier :

François BOUCHER, chercheur, post-doctorat, KU Leuven, Belgique

Descriptif :

Cet atelier propose d'examiner dans quelle mesure le désaccord et la diversité, des conceptions du bien et du juste et des identités, contribuent à la viabilité et à l'épanouissement de la démocratie.

Les sociétés démocratiques modernes sont profondément pluralistes. Elles comprennent à la fois des individus qui ne s'accordent ni sur ce qu'est la vie bonne ni sur ce qu'est une société juste et des individus qui demandent la reconnaissance d'identités sociales distinctes basées sur le genre, le sexe, la religion, la nationalité, l'ethnicité, le neurotype ou encore l'orientation sexuelle. Les sources de mécompréhension abondent dans ces sociétés. Cette hétérogénéité est-elle une limite, un obstacle à dépasser afin d'assurer le bien commun ? Ou bien peut-elle au contraire être un moteur de la démocratie libérale ?

Nous entamerons les discussions en nous tournant vers *Libéralisme politique*, un ouvrage phare dans lequel John Rawls propose une théorie fort influente de la démocratie qui, bien qu'elle voie le désaccord comme un aspect normal et inévitable des sociétés démocratiques modernes, considère le désaccord comme un obstacle à surmonter et affirme la nécessité d'un socle de raisons publiques communes ancrées dans une conception politique partagée de la justice. À partir de ce point de départ, nous verrons comment plusieurs autres philosophes ont accordé une place bien importante au rôle civique et transformateur du désaccord et de la diversité.

Dans un premier temps, nous discuterons des théories épistémiques de la démocratie, des penseurs classiques comme Mill jusqu'au théories contemporaines comme celle de David Estlund, qui affirment que la prise en compte de points de vue discordants améliore la qualité de la prise de décision démocratique et nourrit les conditions dans lesquelles la liberté individuelle peut prendre son essor. Nous nous tournerons ensuite vers les théories agoniques de la démocratie, illustrées par les travaux de Chantal Mouffe, qui rejettent le modèle Rawlsien fondé sur le partage de raisons communes et mettent de l'avant le rôle bénéfique de la lutte politique.

Nous discuterons également des défis et de la valeur de l'inclusion de modes de communication marginalisés et mécompris dans la délibération démocratique en examinant les travaux d'Iris Marion Young sur la politique de la différence. Nous approfondirons cette réflexion sur l'apport de la diversité des identités sociales à la démocratie en nous tournant vers les théoriciens de la politique de la reconnaissance tels que Charles Taylor et James Tully. Enfin, nous nous questionnerons sur l'idée que les individus ont accès à certaines perspectives épistémiques uniquement accessible à ceux qui occupent certaines positions sociales en étudiant l'idée de double conscience chez W.E.B. Dubois et nous discuterons des processus de politiques visant à étouffer certaines perspectives minoritaires et marginales en tournant vers la notion d'oppression épistémique proposée par Kristie Dotson.

Bibliographie indicative :

Dotson, Kristie, « Conceptualiser l'oppression épistémique », *Recherches féministes*, 31/2, 2018, 9-34.

Dubois, W.E.B, *Les Âmes du peuple noir*, trad. M. Bessone, Paris : La Découverte.

Estlund, David, *L'autorité de la démocratie. Une perspective philosophique*, Paris : Hermann, 2011.

Mill, John Stuart, *De la Liberté*, Paris : Folio, 1990.

Mouffe, Chantal, *Le Paradoxe démocratique*, ENSBA, 2018.

Rawls, John, *Libéralisme politique*, trad. C. Audard, Paris : PUF, 1997.

Taylor, Charles, *Multiculturalisme. Différence et démocratie*, Paris : Aubier, 1994.

Tully, James, *Une étrange multiplicité. Le constitutionalisme à une époque de diversité*, Québec : Presses Universitaires de L'université Laval, 2000.

Young, Iris Marion, « Communication et altérité. Au-delà de la démocratie délibérative », dans Charles Girard et Alice Le Goff (dir.), *La démocratie délibérative. Anthologie de textes fondamentaux*, 2010.

ATELIER 3

« Détournements sémantiques. Démocratie et droits de l'homme en pandémie »

Responsables de l'atelier :

Diana MARGARIT, MCF, Université Alexandru Ioan Cuza de Iași, Roumanie

Ciprian JELER, chercheur, Université Alexandru Ioan Cuza de Iași, Roumanie

Descriptif :

Le 28 septembre 1948, à la Sorbonne, Eleanor Roosevelt tient un discours, appelé plus tard « Les luttes pour les droits de l'homme ». « On ne doit pas – affirme-t-elle – se laisser tromper par les efforts des forces réactionnaires pour pervertir les grands mots de notre tradition libre et par conséquent, pour perturber notre lutte. La démocratie, la liberté, les droits de l'homme ont fini par avoir une signification définitive pour les gens de ce monde, signification qu'on ne doit permettre à aucune nation de changer de sorte qu'elle devienne synonyme de la suppression et de la dictature ».

Ce fragment mérite notre attention car il propose une réflexion d'une frappante actualité. Tout d'abord, depuis la Révolution française et jusqu'à nos jours, respecter les droits de l'homme a présupposé une confrontation permanente avec l'autoritarisme et toutes formes de dictature ou avec la menace de l'arbitraire et de l'abus. De plus, selon Roosevelt, le langage des droits de l'homme, approprié à la Déclaration Universelle du Droit de l'Homme, ne peut être utilisé que dans les régimes démocratiques, autrement dit que dans les régimes politiques qui permettent à la liberté de se manifester – une liberté qui se réclame du libéralisme classique.

Cependant, l'histoire des idéologies politiques témoigne de la diversité des significations du mot « liberté », dont certaines s'opposent les unes aux autres. Du socialisme soviétique au national-socialisme, la liberté a été réinventée et adaptée à des récits très différents, qui ont pu être les instruments de luttes révolutionnaires ou de politiques réactionnaires. Ce que la Déclaration ci-dessus mentionnée prétend, c'est récupérer la signification libérale de la liberté, la seule authentiquement démocratique et anti-dictatoriale, tout en l'encapsulant dans la doctrine des droits de l'homme. Cet effort de récupération sémantique de la liberté et des droits de l'homme, en général, suggère Roosevelt, est un processus infini compte-tenu de la capacité des forces réactionnaires à se réinventer et à réagir. Le péril de la dictature n'est jamais tout à fait écarté, et la victoire de la liberté jamais tout à fait atteinte.

Plus récemment, le succès des partis politiques populistes et/ou nationalistes, aussi bien que les crises économiques et le manque de légitimité des partis *mainstream* ont intensifié la vulnérabilité et la perméabilité de l'opinion publique face aux discours anti-démocratiques (Rupnik et Lalo 2017). De plus, la pandémie du Covid-19 a montré que les sociétés ont mal accueilli les restrictions imposées par les gouvernements, partout dans le monde. Selon le récent rapport rédigé par le secrétaire-général du Conseil de l'Europe (2021), les effets des crises sanitaires, politiques et économiques engendrées par la gestion de la pandémie ont accentué la fragilisation de la démocratie et des droits de l'homme. La limitation de la liberté d'association, la censure, les restrictions à la mobilité, la prolifération du discours de haine sur internet, les « idées fausses » autour du terme de genre et de la protection des femmes contre les violences domestiques et la désinformation, *etc.*, ont largement contribué à l'érosion de la démocratie.

Ce qui frappe dans les débats actuels autour de la pandémie, c'est l'usage du vocabulaire anti-autoritaire et des droits de l'homme, dans des contextes très divers, par tous les acteurs impliqués. Tant ceux qui soutiennent les restrictions que ceux qui les rejettent en

les considérant comme les instruments d'une « dictature sanitaire », assument la lutte contre les abus politiques et la protection des droits de l'homme comme fondements discursifs (Delanty 2020). D'une part, l'utilisation des techniques de surveillance, l'usage abusif de l'état d'urgence, la répression des opposants, l'application arbitraire des mesures restrictives sont invoqués par certains gouvernements comme sacrifice nécessaire des libertés individuelles au nom de la santé publique, du bien collectif et de la volonté générale. D'autre part, des groupes d'opposition, qui peuvent être populistes, utilisent une interprétation libertarienne des droits, elle aussi abusive dans certaines situations, pour condamner l'ingérence étatique durant la pandémie.

Cet atelier vise à problématiser la volatilité de la sémantique autour de la démocratie et des droits de l'homme générée par les débats pandémiques. Ainsi, pendant les séances de l'atelier, on propose de questionner les différentes stratégies argumentatives et les instruments d'action qui mènent au détournement du vocabulaire anti-autoritaire. La bibliographie indiquée constitue le point de départ de ces problématiques, mais le noyau dur de cet atelier consistera dans des études de cas qu'on analysera à partir des intérêts et des options des participants. L'utilisation des discours, documentaires, extraits des médias sociaux, affiches, photos *etc.* pour illustrer des situations particulières sera encouragée.

Bibliographie indicative :

Rupnik, Jacques, Lalo, Alexandra. 2017. La démocratie illibérale en Europe centrale. *Esprit* 435 : 69-85.

Delanty, G. 2020. Six political philosophies in search of a virus : Critical perspectives on the coronavirus pandemic. *LEQS Paper* 156. <https://www.lse.ac.uk/european-institute/Assets/Documents/LEQS-Discussion-Papers/LEQSPaper156.pdf>.

Secrétaire-général du Conseil de l'Europe. 2021. *Situation de la démocratie, des droits de l'homme et de l'État de droit – Un nouveau démocratique pour l'Europe*. <https://rm.coe.int/rapport-annuel-sg-2021/1680a264a3>.

ATELIER 4

« Les mécompréhensions productives dans le cadre des relectures et réinterprétations des philosophies du passé, à partir de l'œuvre de Jacques Bouveresse »

Responsables de l'atelier :

Hortense DE VILLAINÉ, Collège Universitaire Français de Saint-Pétersbourg, Russie
Michel BAUDOUIN, enseignant, agrégé, Saint-Denis, France

Descriptif :

S'ils professent un certain goût pour les choses de l'esprit, de nombreux profanes

expriment presque mécaniquement une certaine admiration face à la profondeur insondable de la philosophie. Cette admiration est ambiguë. Il arrive que de la déception teintée de mépris lui succède. Pourquoi tant de philosophes s'expriment-ils de façon aussi incompréhensible ? La philosophie n'est-elle pas censée répondre de façon accessible aux grandes questions universelles portant sur la vie, l'univers et le reste ? Alors pourquoi donne-t-elle l'impression de compter combien d'anges peuvent tenir sur une tête d'épingle quand on voudrait savoir quel sens donner à l'existence ? Ces griefs pourraient être écartés avec le dédain du spécialiste confronté aux incompréhensions profanes s'il n'existait pas toute une tradition philosophique et satirique de dénonciation des non-sens philosophiques, allant à rebours de la déférence rituelle requise par les grands textes. Ainsi, pour Rudolf Carnap, membre du Cercle de Vienne, les métaphysiciens sont des musiciens ratés qui ne peuvent qu'échouer à exprimer leurs sentiments à travers des systèmes dépourvus de signification. Issu de la même tradition, le philosophe australien David Stove soutient que les erreurs en philosophie sont liées à des « défauts de caractère : des choses comme la simple incapacité à se taire, la volonté d'être considéré comme profond, la soif de pouvoir, la peur, en particulier la peur d'un univers indifférent. Ces choses-là font partie des sources émotionnelles évidentes de la mauvaise philosophie.¹⁵ » Mais ces défauts sont peut-être aussi liés à ce que beaucoup attendent de la philosophie elle-même : une profondeur, une élévation, une opacité qui seraient les indices d'un sens d'autant plus fort et existentiel qu'il est difficile à déchiffrer.

Au début de *La Demande philosophique*, le philosophe français Jacques Bouveresse (1940-2021) aborde le problème de ce hiatus entre ce que l'on demande à la philosophie et ce que celle-ci peut réellement offrir. Si on accepte de se payer de mots, la demande, émanant autant d'un public et d'une presse avides de nouveauté, est facile à satisfaire. Mais Bouveresse déplore la transformation spectaculaire de l'offre philosophique entraînée par cette demande. Car l'histoire de la philosophie apparaît alors, tant dans les grands médias que dans des œuvres philosophiques, comme une histoire jalonnée d'exploits conceptuels inouïs, réalisés périodiquement par des penseurs surhumains. Et c'est ainsi qu'il y a quelques décennies maintenant des philosophes français se sont livrés à une surenchère de proclamations séduisantes et définitives dont les échos se font encore sentir. Tous les deux ou trois ans, l'Homme a été enterré, l'Onto-théologie occidentale trucidée, la Vérité abolie en même temps que d'autres concepts secondaires tels que la Signification, la Réalité, l'Objectivité, la Justice, la Morale ou le Sujet. Qu'on le déplore ou qu'on s'en réjouisse, toutes ces notions « dépassées » se sont toutefois vite révélées comparables à ce canard de bain en plastique insubmersible qui malgré tous nos efforts finit par remonter à la surface. Il fut alors temps d'annoncer avec fracas le « retour » de telle ou telle notion naguère méprisée.

On ne peut toutefois pas en rester à la moquerie. La dénonciation du non sens supposé de telle ou telle tradition philosophique est une arme à double tranchant, dont peuvent s'emparer aussi bien des philosophes honnêtes soucieux de chercher la vérité que des lecteurs

¹⁵ Stove, David. *The Plato Cult and other Philosophical Follies*, Basil Blackwell, 1991, p. 188.

paresseux ou des forces hostiles à toute philosophie qui ne consacre pas l'ordre établi. C'est pourquoi Bouveresse renvoie dos-à-dos deux conceptions trompeuses de la philosophie. L'une, aveuglée par les prestiges de la « pensée essentielle », refuse de voir les non-sens présents dans les débats philosophiques, tandis que l'autre réduit la philosophie à du verbiage, à un bavardage abstrait dépourvu de sens tout juste bon à éblouir les ignorants. « Il faut être prêt à admettre réellement et concrètement (...) que la philosophie est capable de produire de la fausseté, de l'illusion et du non-sens et que c'est même une chose qu'elle fait assez régulièrement. Cela n'oblige pas, bien entendu, à supposer, comme on l'a fait parfois, qu'elle ne produit que cela.¹⁶»

Afin de réaliser les deux parties de ce programme, il est d'abord nécessaire d'avoir une conception robuste et précise du sens. Une partie importante de la philosophie de Bouveresse est consacrée à la question du langage et de la signification : quelles sont les conditions logiques et conceptuelles du sens et du non-sens ? Peut-on être certain que tel ou tel énoncé ne dit vraiment rien ? Ce sera le point de départ de notre travail avec les étudiant.e.s. Nous ne pourrions pas dans ce cadre ignorer le rapport du langage avec la réalité. Si la possibilité même d'un réalisme est en effet au cœur de la pensée de Bouveresse, elle est aussi et surtout en lien avec la question du sens, tout particulièrement si la philosophie ne renonce pas à savoir de quoi elle parle exactement. Musil, souvent cité par Bouveresse qui partageait avec lui son peu de goût pour l'idéalisme en philosophie écrivait : « il y a des gens qui nient les faits et appellent cela penser ». Sur cette base, nous pourrions suivre Bouveresse qui, inspiré par d'autres auteurs tels que Lichtenberg, Valéry ou Wittgenstein, a pu aussi écrire des « nosographies philosophiques » décrivant les maladies de l'entendement philosophique et les mécompréhensions produites par ces maladies.

Le but de cet atelier sera de soulever des questions sur l'interprétation, la lecture, l'expression et la mécompréhension de textes philosophiques issus d'époques et de traditions variées à partir du point de vue fourni par l'œuvre de Jacques Bouveresse (sans forcément s'y réduire) et de considérer son travail comme un terrain fertile à la discussion et au débat d'idée. Dans ce cadre, les étudiant.e.s recevront en amont chacun.e un texte ou une citation à analyser et à présenter aux autres participant.e.s. Leur travail préalable consistera à établir une synthèse critique du texte et/ou la discussion du sens concret que peuvent revêtir certaines expressions issues de textes philosophiques. Le directeur et la directrice de l'atelier proposeront une séance introductive de présentation des auteurs et des problématiques. Ils resteront à la disposition des étudiant.e.s pour animer le débat ou pour fournir des textes et des informations complémentaires susceptibles de les aider dans leurs réflexions. Il ne s'agira donc pas d'un atelier entièrement dédié à la lecture des textes de Bouveresse. Notre objectif sera de nous interroger sur nos propres pratiques philosophiques à partir d'un questionnement sur la notion de sens en philosophie, et d'une discussion autour d'exemples concrets d'usage du langage et

¹⁶ Bouveresse, Jacques. *La demande philosophique. Que veut la philosophie et que peut-on vouloir d'elle ?* Paris : Éditions de l'éclat, 1996, p. 93.

de ses ressources dans l'histoire de la philosophie.

Bibliographie indicative :

Bouveresse, Jacques. *La demande philosophique. Que veut la philosophie et que peut-on vouloir d'elle ?* Paris : Éditions de l'éclat, 1996.

Bouveresse, Jacques. *Dire et ne rien dire. L'illogisme, l'impossibilité et le non sens*, Nîmes : Éditions Jacqueline Chambon, 1997

Bouveresse, Jacques. *Prodiges et vertiges de l'analogie*, Paris : Raisons d'agir, 1999.

Brentano, « Sur l'avenir de la philosophie », traduction D. Seron, dans F. Brentano, *Essais et conférences*, Paris : Vrin, 2017.

Hacker, P. M. S. *Appearance and Reality, A Philosophical Investigation into Perception and Perceptual Qualities*, B. Blackwell, Oxford, 1987.

Leibniz, *Discours de métaphysique*, Paris : Gallimard, 2004.

Merleau-Ponty, Maurice. *Éloge de la philosophie*, Paris : Gallimard, 1953.

Stove, David. *The Plato Cult and other Philosophical Follies*, Basil Blackwell, 1991.

ATELIER 5

« Se méprendre sur les actes d'autrui : mensonge, mécompréhension, moralisme »

Responsables de l'atelier :

Nenad IVIC (PR), Université de Zagreb, Croatie

Maja VUKUSIC (MCF), Université de Zagreb, Croatie

Descriptif :

« Le rapport du mis- (*mis-understanding, mis-interpreting*, par exemple) à ce qui n'est pas « mis », n'est pas du tout celui d'une loi générale à des cas, mais celui d'une *possibilité générale inscrite* dans la structure de la positivité, de la normalité, du « *standard.* » » (Jacques Derrida, *Limited Inc.*, Galilée, Paris, 1990)

L'atelier propose d'explorer la mécompréhension comme possibilité générale inscrite dans la description/évaluation des actes des hommes, comme source productive de compréhension rationnelle qui aboutit à une certaine morale, à travers les textes de Montaigne, La Bruyère, Chamfort, Malraux et Edouard Louis, en tenant compte des méprises de la *mimèsis* des actes (de la fictionnalisation, *getting the story crooked*, qui, elle-aussi, est inscrite comme possibilité dans la structure du discours vrai/réaliste). L'enquête, menée par l'interprétation des textes choisis, tiendra compte simultanément des conditions historiques, textuelles et littéraires (les morales et les moralismes contre la morale et le moralisme) et de la problématique générale.

Bibliographie indicative :

Chamfort, *Maximes et pensées*, Gallimard, coll. Folio, Paris, 1982 (extraits).
Goffman, Erving, *Les cadres de l'expérience*, Minuit, Paris, 1991.
La Bruyère, Jean de, *Caractères ou les mœurs de ce siècle*, Gallimard, coll. Folio, Paris, 1976 (extraits).
Lèbre, Jérôme, *Les caractères impossibles*, Bayard, Monrouge, 2014.
Louis, Edouard, *Changer: méthode*, Seuil, Paris, 2021 (extraits).
Malraux, André, *La Condition humaine*, Gallimard, coll. Folio, Paris, 1972 (extraits).
Merleau-Ponty, Maurice, *La structure du comportement*, PUF, Paris, 1990.
Montaigne, Michel de, *Essais*, Gallimard, coll. Folio, Paris, 2009, (extraits).
Passeron, Jean-Claude, *Le raisonnement sociologique*, Albin Michel, Paris, 2006.

ATELIER 6

« De la critique du productivisme jusqu'en littérature : sens de la production et production de sens. Lecture de *La catacombe de Molussie* de Günther Anders »

Responsables de l'atelier :

Clément LION, enseignant, agrégé, chercheur associé à UMR 8163 STL, Lille, France
Guillaume DE VAULX, chercheur.

Descriptif :

La catacombe de Molussie, roman d'anticipation Günther Anders écrit dans les années 30, n'a été publié en allemand qu'en 1990, et traduit en français seulement fin 2021. Pourtant, c'était là le premier ouvrage du philosophe qui s'y référera constamment. Rédigée principalement entre 1930 et 1938, *La catacombe de Molussie* met en scène un État fasciste au pouvoir depuis 300 ans, plus précisément ses geôles où, de génération en génération, des couples de prisonniers se perpétuent l'art de la résistance à travers la transmission et la création de fables. Si ces dernières forment des paraboles du système productif et politique, elles émergent du dialogue des deux détenus, dialogue qui est l'occasion d'une refonte du rapport à la vérité et au sens. En cela, le dialogue thématise tant l'idée d'une mécompréhension productive, ce par quoi nous entendons une mécompréhension inhérente à la logique et à l'idéologie productive – que d'une fabulation du récit comprise comme opération de libération et de politisation du récit hors de toute assignation ou enrégimentement productif.

L'atelier se propose de dégager des axes de lecture de cet ouvrage encore vierge de toute interprétation, qui viseront à le replacer dans son contexte et sa portée philosophiques et littéraires. Parmi eux :

1. L'anthropologie littéraire et philosophique de G. Anders : la condition des prisonniers, hommes privés de monde, est l'occasion d'une anthropologie des 'parias' qui, en réaction à l'existentialisme heideggerien, s'inscrit dans une tradition engagée par Dostoïevski et Alfred Döblin, qu'Anders reconnaîtra ensuite chez Samuel Beckett et Charles Chaplin.
2. L'art politique de la fable : « L'art n'est pas libre, il agit ». Tel est le slogan d'Alfred Döblin que G. Anders reprend à son compte dans une écriture à la fois fabuleuse et

dialogique qui se pense comme *praxis* en résistant au mode de prédication (dans les deux sens du mot) caractéristique d'abord de la propagande puis des technologies de l'information.

3. L'analyse du système de production matérielle et spirituelle : un ordre productif engendre de lui-même sa propre mythologie. Dans *La catacombe*, l'analyse du système économique est donc toujours en même temps celle de sa production philosophique. Il conviendra ainsi de comprendre la production propre à ce qu'Anders appellera dans *L'obsolescence de l'homme* la « 3e révolution industrielle », comprise comme âge de la destructivité.

Les séances consisteront essentiellement dans un exercice dialogique d'interprétation d'extraits du roman et dans leur mise en perspective à partir d'autres textes. On envisagera également un atelier d'écriture de fables.

Bibliographie indicative :

Günther ANDERS, *La Catacombe de Molussie* (lecture préalable nécessaire).

—————, « Pathologie de la liberté »

—————, *Der Blick von Turm*

—————, *L'obsolescence de l'homme*

Berthold BRECHT, *Les histoires de M. Keuner*

Hermann BROCH, *Les somnambules*

—————, *Esprit et esprit du temps*

Fédor DOSTOÏEVSKI, *Les carnets du sous-sol*

Alfred DÖBLIN, *Berlin Alexanderplatz*

Martin HEIDEGGER, *Être et temps*

L. RAÏD, *Le souterrain. Wittgenstein. Bakhtine. Dostoïevski*